Extrait de la publication

LIBERTÉ(S)

Marie-Sabine Roger

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

Trois romans. Lorsque l'art, la poésie, la force des mots ouvrent les portes de la liberté.

Le quatrième soupirail
Dans un pays d'Amérique du Sud écrasé par une dictature, le père de Pablo est enlevé par des soldats. Son seul crime : éditer de la poésie révolutionnaire. Pablo va tenter de s'introduire dans la prison où son père est détenu pour lui murmurer, jour après jour, les vers de la survie.

Et tu te soumettras à la loi de ton père
Tu es mon père et je te crains. Ta religion ne sait se décliner qu'en interdits : tu ne nous élèves pas, tu nous rabaisses. La foi, entre les mains d'un homme comme toi, c'est une arme de poing. Je comprends que partir est nécessaire. Je veux vivre.

Une poignée d'argile
De son enfance, elle ne se souvient de rien, ou presque. Son père n'est même pas mort, bien pire, il a disparu, tout lâché. Il les a abandonnées, du jour au lendemain, sa mère et elle. Grisaille et rancœur jamais résolue. Le dessin, la sculpture vont la sauver.

Extrait de la publication

Table des matières

Le quatrième soupirail 5
Et tu te soumettras à la loi de ton père 93
Une poignée d'argile 197

Extrait de la publication

Le quatrième soupirail

Extrait de la publication

Table

1 7
2 14
3 28
4 38
5 57
6 70

Extrait de la publication

1

«Je suis hanté par un homme qui meurt.
Il me suit, il m'attend, me supplie et me perd.
Un masque emprisonne son visage et sa voix.
C'est mon père et mon frère
(Ou peut-être moi-même),
Son front contre mon front,
Son cœur contre mon cœur
(Nos souffles enlacés voudraient chasser la peur)»

Georges-Emmanuel Clancier
«Nouveaux poèmes du pain noir»
dans *Le Paysan céleste*

La place est presque vide.

En arrivant ici, tout à l'heure, j'ai failli rebrousser chemin. La peur, tout simplement.

La peur, qui se ramasse et bondit comme un chien de garde. Qui me serre à la gorge. Et me fait reculer sous l'assaut, me rabattre jusqu'à ce petit café, cette table vide, en terrasse. Jusqu'au fauteuil où je m'échoue.

Assis, un peu calmé, j'observe. Je ne retrouve pas exactement les lieux. D'autres souvenirs s'interposent, essaient obstinément de refaire surface. Les maisons aux couleurs vives, l'esplanade déserte aux pavés inégaux, la fontaine devant la mairie.

Extrait de la publication

San Marcos. Je m'applique aussitôt à regarder ailleurs. Mais c'est là, toujours, que je reviens. On a restauré la façade ocre et blanche. Elle est plus lumineuse. Belle. D'une beauté chargée, comme une femme mûre un peu trop maquillée. Une femme au passé trop lourd.

Quelques adolescents traînent devant le grand portail, en lents troupeaux maussades.

San Marcos est redevenu un collège, à présent.

Je n'étais plus venu qu'en rêve, si souvent, depuis vingt-quatre ans.

Me retrouver ici, dans la réalité du soleil matinal, de l'air encore vif, c'est trop brutal. J'ai besoin de faire une pause, de rassembler mes forces, avant de remettre mes pas dans des pas plus anciens. Je regarde trembler mes mains. Je me croyais endurci. Protégé de toute faiblesse par la cuirasse des années. Mon cœur me scande une autre vérité, à coups lourds et désordonnés. C'est stupide, vraiment stupide. Je respire plus lentement, me force à retrouver mon souffle, remonte mes lunettes d'un geste familier, hérité de mon père. Il paraît que je lui ressemble, lorsqu'il avait, comme moi, quarante ans.

C'est vrai que je te ressemble. Mêmes peurs et mêmes colères. Même tranquille obstination. Il m'a fallu du temps, tu vois, mais je suis revenu. Je suis là.

Pour moi. Pour toi. Pour ma fille Julia.

Temps rebroussé. Pèlerinage.

Allez, va.

Me lever. Traverser la place. Tirer tout droit ma route jusqu'à cet ancien lieu de toutes les douleurs : San Marcos. M'arrêter à l'entrée, sans faillir.

Je suis venu pour ça. Et je m'oblige à regarder. Il n'y a plus de guérite, devant le porche. L'aboiement de la sentinelle, sa voix qui cingle «*¡Alto!*», c'est fini. Plus de garde en faction, de mitrailleuse. Ni barrière ni sacs de sable. Dans la cour, plus de camions bâchés, de soldats qui hurlent dans le brouhaha des moteurs. Pelotons qui vont au pas de course. Pâles civils, sales et mal rasés, vacillants, que l'on traîne parfois d'un bâtiment à l'autre. Que l'on pousse à marcher, à coups d'insultes. À coups de crosse dans les reins. Et ces autres civils, bien propres, bien vêtus, qui passent, indifférents, et dont le regard glisse. Leurs yeux fuyants de fonctionnaires, non pas complices, mais pire, complaisants.

Extrait de la publication

Une statue, moderne et laide, trône devant un parterre de fleurs. On a repeint les portes et les fenêtres. Quelques élèves bavardent, sur des bancs.

Tout est paisible, tout va bien.

Je dépasse l'entrée. Je tourne à gauche, dans la rue San Marcos. Étroite et sombre, elle longe le mur d'enceinte du collège, puis descend jusqu'à la caserne, en sinuant. Je marche dos voûté, épaules étrécies malgré moi, comme *en ce temps-là*, quand je craignais en permanence le pas cadencé des soldats. J'ai l'impression d'avoir traversé le miroir. J'ai beau savoir en quelle année nous sommes, je m'enfonce et me piège aux filets de la peur. J'habite un corps d'adulte libre où bat un cœur d'adolescent terrorisé. J'anticipe. Je me récite la panique. Je sais déjà ce qui attire mon œil, l'aimante. Ce vers quoi il craint de plonger…

Au ras du sol, les soupiraux. Les quatre bouches d'ombre.

Premier soupirail.

Les cuisines, d'où montaient des vapeurs graisseuses et les jurons du gros Pedro. Et le rire clair de Maria. Seule douceur dans la tourmente. Talisman contre les naufrages.

Je me penche. Les cuisines sont toujours là. Elles sont propres, claires. Deux jeunes garçons s'y affairent, plaisantent bruyamment. Une femme s'active aux fourneaux. Odeurs mélangées, poisson, légumes, épices.

Je poursuis mon chemin de croix. Je dois faire un effort pour ne pas me laisser submerger. Après les cuisines, il y avait…

Il y avait le deuxième soupirail. Cette cave, ils l'avaient baptisée « l'atelier », avec une atroce ironie. Ils avaient tout le temps d'y *bricoler* tranquille. Tout le temps que duraient les interrogatoires. Les interrogatoires étaient toujours très longs.

On ne pouvait rien voir de la rue. L'ouverture était obturée de deux planches. On ne pouvait rien voir. Mais on pouvait entendre. Combien de soirs, combien, je suis resté là, dans le noir, le dos meurtri au mur indifférent, les poings scellés durement sur ma rage, à écouter les pleurs, les capitulations ?

Ce cri, c'est toi. Je reconnais ta voix. Je la reconnais entre mille plaintes, mille supplications. C'est toi, derrière le deuxième soupirail.

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère… »

Extrait de la publication

La fenêtre est désobstruée. Il suffirait de se pencher pour voir. J'hésite. Mes jambes se raidissent. Tout mon corps s'arc-boute, proteste. S'insurge au plus profond, dans mes paumes en sueur, mon ventre qui se noue, mon cœur qui tire, qui fait mal. Pourtant, je veux savoir.

Je m'accroupis. J'approche mon visage. Je ne sais ce que j'espère, ou redoute.

Le tabouret scellé au sol ? Les anneaux de fer, dans le mur ? L'évier de grès terni, écaillé sur les bords ? La baignoire, le sommier métallique ? Le sol de ciment, constellé de taches brunes ?…

Non. Plus rien de tout ça. Une simple réserve, encombrée d'étagères métalliques. Vieilles cartes du monde, posées contre le mur. Dossiers administratifs, gros classeurs. Je me relève. Je m'appuie au mur, qui tangue et fuit dans un vertige. Franchir les derniers mètres. Aller jusqu'aux deux derniers soupiraux, accolés.

Barreaux épais, grillage à poules, qui interdisaient le soleil et l'espoir.

Les cellules.

Lorsqu'ils en avaient fini avec toi, ils te ramenaient toujours dans la dernière, au quatrième soupirail. Parfois si tard que j'étais déjà reparti, tête basse. Les nuits étaient si longues, ensuite, à m'inquiéter.

Je voudrais m'accroupir, seulement m'accroupir. Je n'y arrive pas. La mémoire est trop lourde. Elle m'appuie aux épaules. Me ploie, au bord de la nausée.

Des deux cellules, jadis séparées l'une, l'autre, on a fait une seule classe. C'est une salle informatique, vivement éclairée. Des collégiens y font courir leurs souris grises sur des tapis rouges carrés. L'un d'eux m'aperçoit, pousse du coude son voisin, murmure. En quelques secondes, une vingtaine de museaux narquois se lèvent vers moi, étrange clown agenouillé sur le trottoir, les poings écartelés aux barreaux des fenêtres. Vers moi qui les regarde et qui ne les vois pas. Parce que je suis là sans y être. Et qu'à leur place, j'aperçois…

Tes doigts maigres, agrippés, crochetés dans les mailles de fer. La pénombre. Cette silhouette imprécise, que je distinguais mal, que je savais par cœur. Ce qui restait de toi.

Extrait de la publication

Les premiers temps, dans la crainte d'être chassé par un peloton montant de la caserne, de devoir m'enfuir sans avoir eu le temps de parler avec toi, je te faisais passer des textes, des messages, calligraphiés menus. Maladroits télégrammes, muselé que j'étais de pudeur. *Courage. On va te sortir de là. Tiens bon.* Poèmes recopiés dans l'arrière-boutique de José Armando, le père de Maria. Passe murailles. Clés des champs. Plus tard, pour t'épargner les représailles, en cas de fouille – mais pouvaient-ils te faire plus de mal ? – j'apprenais les textes par cœur. La nuit tombée, je te les donnais mot à mot, en becquée vigilante, à plat ventre sur le trottoir, la bouche collée au grillage.

« Et puis je sais ceci – la sagesse serait
Que tout homme le sache aussi – :
C'est que chaque prison que les hommes bâtissent
Est bâtie de briques de honte,… »

Du fond de ténèbres attentives, tu respirais mon souffle, mon murmure.

Et moi, je récitais, noué par la terreur.

Une jeep, venant des casernes, remonte la ruelle en trombe. Je me relève précipitamment, me plaque au mur. Des soldats sont tassés à l'arrière. L'un d'eux rit aux éclats. Je ferme les yeux. Paumes plaquées sur mes paupières, si fort qu'elles vont s'y imprimer, je tente de chasser cette innommable trouille surgie de mon passé, qui me transperce.

– Hé, ça va… ? M'sieur, ça va ?

Sur le trottoir d'en face, deux jeunes filles me regardent, intriguées. Je dois être blanc comme un linge. Je les rassure, d'un hochement de tête.

La jeep est déjà loin. Je fais demi-tour, et m'éloigne à grands pas vers la place, sans me retourner. J'emporte avec moi, malgré moi, la complainte :

« … Ils souillent de barreaux la gracieuse lune,
Ils aveuglent l'ample soleil :
Et ils ont bien raison de cacher leur Enfer,

Extrait de la publication

Car il se fait ici des choses
Que ni Fils de Dieu, ni fils d'Homme
Ne devrait au grand jamais voir !»

Pas oubliées, les leçons apprises. Marquées au fer.

Voilà la vraie raison de mon retour ici. Savoir sur quoi ma vie se fonde. Revenir, pour un jour seulement, dans ce lieu de fracture, sur la ligne incertaine du partage des eaux.

D'un côté mon enfance, l'âge de la confiance, où tout semblait possible.

De l'autre, ma vie d'adulte, où la raison bride la foi, dépouille les miracles.

Entre, quelques semaines de ma vie à seize ans. Si peu de temps, pour trouver ma mesure, perdre à jamais ce qui était ma vie. Changer le duvet pour la plume. Et grandir.

Cette année-là, tu as été arrêté. Il m'aura fallu des années pour trouver, dans les textes que tu imprimais, l'écho de ma propre parole.

«Nous sourions du dedans. Ce sourire nous le cachons maintenant.
Illégal, le sourire – comme illégal est devenu le soleil, illégale la vérité.
Nous cachons notre sourire
Comme nous cachons dans notre poche la photo de notre bien-aimée
Comme nous cachons l'idée de la liberté dans les plis de notre cœur.
Tous, ici-bas, nous avons un seul ciel et le même sourire.
Demain, peut-être prendront-ils nos vies. Ce sourire et ce ciel, ils ne peuvent pas nous les prendre.»

Personne ne pourra voler le ciel au-dessus de ma tête. Ni prendre mon sourire, lorsque je pense à toi, à Maria, à l'infini de la tendresse, dans ces heures où s'aimer était notre seul bien.

J'avais seize ans. L'âge de ma fille aujourd'hui.

J'en ai quarante. Tu n'en avais guère plus, à l'époque.

Ni mes chagrins ni mes amours n'ont d'amnistie.

Tes convictions ont fait de moi un errant, trop tôt lâché au bord des routes. Je n'étais pas ce Rimbaud, que tu citais, parfois. *Je m'en*

Extrait de la publication

allais, les poings dans mes poches crevées, mais je ne partais pas pour la vie de bohème. Mes poings, je les serrais sur ma panique, sans lyrisme et sans poésie. Cette terreur à me pisser dessus, chaque fois que je m'aventurais dans la ruelle, pour tenter de t'apercevoir, par les grilles du soupirail. Cette fierté inégalable de braver la mort pour te voir. Lâche, et pourtant courageux. Timide et fou furieux. Farouche. Altéré de tendresse, d'amour. Dans cette horreur, dans ces exaltations, chaque nouveau matin me faisait déployer les ailes d'un Icare. Je m'élevais, jusqu'à tutoyer le soleil. Je m'effondrais, aussi. La vie me pétrissait sans indulgence. Faisait de moi un adulte, un peu plus tous les jours.

Un enfant, chaque jour un peu moins.

Quelque part dans mon cœur, caché sous les planches, coursé dans les ruelles, piégé dans la lueur des phares, vit un fugitif en sursis. Liberté surveillée de ma propre mémoire, qui jamais, pas un instant, n'oublie. Combien de nuits, à me réveiller en sueur ? À croire entendre au loin, sur le chemin de terre, les jeeps qui se rapprochent en cahotant ? Combien d'années encore, à errer, toujours et toujours, dans les sous-sols de San Marcos ?

Quand des hommes y souffraient, quand des hommes y mouraient, dans le secret des caves.

Quand mon père était de ceux-là.

Extrait de la publication